

Nouvelles

Volume 4, numéro 4, hiver 1989

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/7352ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (imprimé)

1923-0923 (numérique)

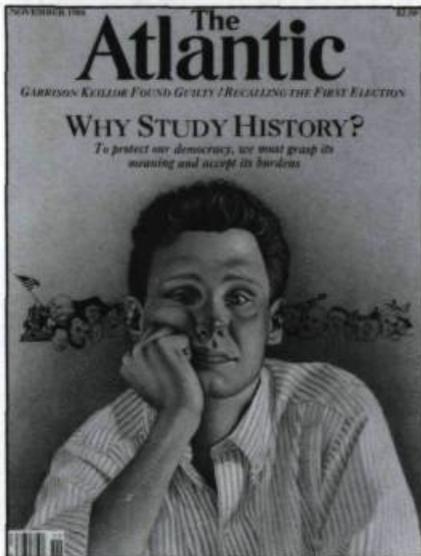
[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

(1989). Nouvelles. *Cap-aux-Diamants*, 4(4), 67–69.

Plaidoyer pour l'histoire

Nos voisins américains se demandent si aujourd'hui l'histoire a de l'avenir comme discipline académique au sein de leur université. Le professeur Theodore Hamerow perçoit quant à lui un véritable déclin de l'histoire. Il prévoit que si sa disparition n'est pas complète, on assistera certainement à une éclipse de la discipline. Alors qu'il croit que le public veut lire et éventuellement étudier l'histoire, Hamerow doute de la capacité des historiens professionnels à remplir cette fonction. À son avis, la solution à ce problème dépend dans une large mesure de la formation historique qui sera dispensée dans les universités. (OAH Newsletter, août 1988).



Dans le même ordre d'idées, le très sérieux magazine américain *The Atlantic* consacre près d'un tiers de son numéro de novembre à cette question. Pourquoi étudier l'histoire, titre-t-il à la une? Paul Gagnon, un professeur d'histoire à l'Université du Massachusetts à Boston, répond en se livrant à une analyse du contenu des manuels d'histoire. Il constate leur intérêt pour les réussites industrielles et commerciales et la maigre place réservée à l'histoire européenne et intellectuelle. Il leur reproche encore de trop insister sur les faits et de négliger la synthèse et les contextes.

Gagnon rappelle aussi les conclusions d'un sous-comité d'histoire créé au lendemain des élections présidentielles particulièrement ternes de 1892. Déjà à cette époque, les dix membres, dont Woodrow Wilson, proposaient que tous les étudiants suivent, durant chacune des 4 années de leur formation universitaire, des cours sur l'histoire américaine et générale. L'étude de l'histoire, affirmaient-ils alors, fournit la meilleure formation à tous ceux qui désirent jouer un rôle politique dans leur pays. Elle leur procure, en outre, cette inestimable capacité mentale que nous appelons le jugement.

Encore aujourd'hui cette réponse, qui tient en un mot, vaut pour tous ceux qui se demandent pourquoi étudier l'histoire? Nous exigeons cette sagesse de tous les professionnels avec lesquels la vie moderne nous met en contact: médecins, avocats, directeurs, ingénieurs... Et nous en avons aussi besoin dans notre vie de tous les jours soutient l'auteur.

Traçant un parallèle avec cet illustre comité des dix qui préconisait, il y a près d'un siècle, d'intégrer en priorité l'éducation civique dans la formation scolaire, comme moyen de hausser le niveau des débats politiques dans le pays, Gagnon se réfère à la commission Bradley. Celle-ci, en 1988, estime que l'étude de l'histoire aide les étudiants à développer un sens du partage humain qui leur permet de mieux se connaître et de comprendre les autres. (*The Atlantic*, novembre 1988).

Le monde universitaire mis au ban

La publication en 1987 d'un ouvrage de Russell Jacoby, *The Last Intellectuals: American Culture in the Age of Academe*, a suscité une vive polémique dans les milieux intellectuels américains. Dans cet ouvrage, Jacoby soutient essentiellement que la génération d'intellectuels formée au cours de la décennie 1960 a été happée puis neutralisée par la bureaucratie universitaire.

Totalement absents aujourd'hui de la scène publique américaine, ces ex-gauchistes se seraient retranchés dans la confortable vie universitaire. Ils ne s'intéresseraient plus aux questions d'intérêt général mais rédigeraient pour de revues spécialisées, au tirage minime, des articles hermétiques écrits dans un jargon incompréhensible du profane.

Tous ne partagent évidemment pas cette analyse. C'est le cas d'un professeur d'anglais à l'Université Princeton, Louis Ménand, lui-même rédacteur-adjoint à la revue *The New Republic*. Il lui reproche de confondre l'expression intellectuelle de gauche avec intellectuel tout court. Pour Ménand les intellectuels néo-conservateurs existent et s'expriment. Jacoby commet l'erreur de croire que ces néo-conservateurs sont incapables de jeter un oeil critique sur la société américaine.

Un autre critique, Mark Falcoff, donne raison à Jacoby dans sa description globale du monde universitaire. Il lui reproche cependant à son tour de mélanger monde universitaire et vie intellectuelle. «C'est le monde universitaire qui se trouve mis en question aujourd'hui, et non pas la vie intellectuelle. Tel est le livre que Jacoby avait commencé à écrire; on peut regretter qu'il n'ait pas tenté

de le mener jusqu'au bout». (Sources: *Dialogue*, 4, 1988. *The Atlantic*, octobre 1987. *The New Republic*, novembre 1987).

La croisade des anciens

Pure coïncidence ou signe des temps, un groupe de 300 professeurs américains vient de fonder un mouvement pour le retour à la tradition académique.

Réuni à l'Hôtel Roosevelt de New York en novembre dernier, le National Association of Scholars s'appuie sur le célèbre ouvrage d'Allan Bloom traitant du déclin de la culture générale aux États-Unis (1987), pour étayer sa thèse.

Les Barbares sont à nos portes, a lancé en boutade Alan C. Kors, professeur d'histoire à l'Université de Pennsylvanie. La principale revendication du groupe vise les programmes d'études qui ont introduit des cours sur les femmes et les minorités ethniques. Ces concentrations, décrites par certains comme des *Oppressive Studies*, ont comme objectif de miner les institutions occidentales, soutiennent-ils. Âgés pour la plupart de 50 ans et plus, ces contestataires ont vécu les transformations des facultés par l'ascension des enseignants et administrateurs issus de la génération formée au cours de la mouvementée décennie 1960. À l'Université de Pennsylvanie, renchérit le professeur Kors, tous les enseignants dont les cours ne valorisent pas ouvertement les femmes et les minorités sont victimes d'une sorte de matraquage intellectuel.

Cette nouvelle association compte dans ses rangs le président de l'Université de Boston, John R. Silber, et des universitaires renommés tels Oscar Handlin de l'Université Harvard, Lucy Dawidowicz, l'auteur d'un ouvrage majeur sur l'Holocauste, l'astronome Robert Jaastrow, le politologue James Q. Wilson et le sociologue James Coleman. (Source: *New York Times*, 15 novembre 1988).

La culture à odeur de pierre

Depuis le mois d'août dernier, le ministère des Affaires culturelles a annoncé l'octroi de fortes sommes destinées à la sauvegarde, à la restauration et à la mise en valeur du patrimoine bâti dans la région de Québec.

Après une subvention de 48 600 dollars accordée à la Corporation de l'exposition de Saint-Joseph-de-la-Rive, en août dernier, la ministre annonçait, en novembre, l'octroi de 75 000 dollars pour la restauration du moulin à carder d'East Broughton. En même temps, la municipalité de l'Île-aux-Coudres recevait une subvention de 127 400 dollars du ministère pour la restaura-



*La communication
prend bien des formes*

Bell

tion des moulins, reconstruction du barrage et aménagement du site.

Au total, les sommes déboursées par la direction de Québec du ministère des Affaires culturelles dans ces trois seuls projets totalisent plus d'un quart de million et seront affectées presque exclusivement au patrimoine bâti. Si l'on compare ces sommes aux maigres 60 000 dollars consentis annuellement par le ministère à l'ensemble des organismes nationaux chargés de la mise en valeur du patrimoine, dans son acceptation plus large, et au piètre gâteau de 80 000 dollars que doivent se partager cette année l'ensemble des 80 organismes et sociétés d'histoire de la seule région de Québec, on se rend facilement compte que, pour plus d'un décideur aujourd'hui, l'unique expression de la culture se confond très souvent avec des murs de pierre.

Un index au Bulletin de recherches historiques

La Bibliothèque nationale du Québec et les Archives nationales viennent de publier un **Index du Bulletin des recherches historiques**. Fondée en 1895, cette revue d'érudition cessa de paraître définitivement en 1968. D'abord mensuelle, elle devint trimestrielle en 1949, à la suite de difficultés financières. Au total, les deux éditeurs successifs – Pierre-Georges Roy et son fils Antoine – ont publié 726 numéros!

Version «*considérablement remaniée et améliorée*» d'un manuscrit d'Antoine Roy, l'index est offert sur 9 microfiches. Le texte accompagnateur, rédigé par Marie-France Fortier, résume à grands traits l'histoire du périodique et propose une intéressante analyse de contenu. On y trouve également une liste des collaborateurs du B.R.H., suivie d'une bibliographie sommaire.

Opération de sauvetage

Un jeune couple du Maine, David Weiss et Karan Sheldan, vient de mettre sur pied une entreprise ayant pour but de récupérer et protéger les films de toutes sortes produits dans le nord de la Nouvelle-Angleterre depuis le tournant du siècle. Outre un nombre incalculable de bulletins de nouvelles et commerciaux (650 000 pieds de pellicules au total) réalisés par la WABI-TV entre 1953 et 1974, la **Northeast Historic Films** a réuni plusieurs centaines de courts et longs métrages. Au nombre des pièces les plus rares, on remarque entre autres une série de courts métrages produits par la compagnie Edison vers 1900, et dont la vedette était Mary Fuller.

Tous les films récupérés par cette entreprise à but non lucratif sont copiés sur vidéocassette puis prêtés aux amateurs. Une voûte protège les originaux. (Sources: **New York Times**, 4 septembre 1988). ♦



Départ de la famille Lambert pour la Nouvelle-Angleterre. (Tiré du film: *Les Tisserands du pouvoir*).

L'intrigue du film se noue autour des souvenirs d'un vieux militant de la **Survivance**, Jean-Baptiste Lambert, interprété par Gratien Gélinas, qui s'oppose en 1987 à l'arrêt de la programmation télévisée francophone à Woonsocket dans le Rhode Island. Devant la filature de sa jeunesse, il raconte l'exode de sa famille aux «États», son implantation au sein de la communauté franco-américaine et le travail en usine. En parallèle s'inscrit l'histoire des Roussel, industriels français qui exploitent une manufacture à Woonsocket. Le film de Claude Fournier est présenté en deux épisodes. Une série télévisée est d'ailleurs prévue pour l'automne 1989.

Film-feuilleton, **Les Tisserands du pouvoir** se révèle une oeuvre d'inégale valeur. Faisant preuve d'une certaine recherche, cette fiction historique se double d'éléments bien réels. Grâce à des comédiens de la trempe de Michel Forget, l'histoire de la famille Lambert donne lieu à des scènes réalistes et prenantes, rehaussées par le talent photographique d'un Ulric Bourgeois. La terre ingrate de ces agriculteurs, l'agent recruteur qui promet le paradis sur le perron de l'église, l'émigration vers le sud que l'on croit temporaire, «*l'enfer des factoreries*» où se perdent femmes et enfants avec son lourd tribut en accidents de travail, le maintien de la **Survivance** avec la célébration de la Saint-Jean-Baptiste, l'assimilation de la troisième génération, autant d'éléments qui sont bien esquissés dans le film. Fournier insère même une particularité de Woonsocket: celle des compagnies textiles provenant de la région de Lille-Roubaix-Tourcoing (France), comme la **Guérin Spinning Co.** et la **Montrose Worsted Co.** La présence de personnages historiques réels, tels Mgr Paul-Napoléon Bruchési, archevêque de Montréal, ou le compositeur

montréalais Claude Champagne, ajoute au film une touche parfois savoureuse.

Cependant, **Les Tisserands du pouvoir** ne se limite malheureusement pas à l'exode des Lambert. La saga parallèle des Roussel comporte de nombreuses faiblesses. S'intégrant maladroitement à l'histoire, avec des dialogues forcés et des acteurs cabotins, la montée de l'industriel Jacques Roussel est typique de bien des téléseries que la télévision nous inflige régulièrement. De plus, Fournier jonche son film de plusieurs anachronismes navrants. Mentionnons-en trois. Le Ku Klux Klan, incendiant les chars allégoriques des Franco-américains, n'existe pas au Rhode Island en 1914. Le personnage de l'ambitieux Abraham Gauthier, décrit comme le «premier maire franco-américain», sous-entend que le monde politique franco-américain en est à ses premiers balbutiements. Pourtant, de 1892 à 1920, les Franco-américains du Rhode Island élisent trois maires de Woonsocket et deux gouverneurs, preuves de leur intégration harmonieuse et de leur poids démographique. Enfin, la scène finale du film où **Le temps des cerises** est chanté par des enfants s'avère fort peu vraisemblable: cet hymne des Communards détonne dans ce milieu catholique, profondément conservateur et respectueux de l'autorité.

Malgré ses lacunes, **Les Tisserands du pouvoir** a le mérite d'être le premier long métrage de fiction consacré à cette page négligée de l'histoire québécoise. Souhaitons que ce riche filon sera mieux exploité dans le futur, et que les scénaristes s'inspireront davantage d'un Jack Kerouac que d'un Balzac abâtardi de téléserie. ♦

Martin Pâquet

Canada 1988. Drame historique écrit et réalisé par Claude Fournier. Collaboration aux dialogues: Michel Cournot. Production: Marie-Josée Raymond et René Malo. Principaux interprètes: Gratien Gélinas, Michel Forget, Aurélien Recoing, Gabrielle Lazure.